

J *Plein Jour*

*L'Association Plein Jour
offre un soutien moral à toute personne :
femme, prêtre ou religieuse
qui vit une relation d'amour
interdite par l'Eglise catholique romaine,
et lutte pour l'abrogation
de la règle du célibat ecclésiastique.*

Bulletin n° 32 - Mars 2016

Dominique Venturini
8 rue du Serpolet - 84160 Lourmarin
Courriel : venturinid@wanadoo.fr

<http://plein-jour.eu>

PJ 32

SOMMAIRE



3



20



28

Editorial	1
Hommage	2
Vous n'aurez pas ma haine + Abbé Pierre	3
Artistes, ouvrez les yeux en face des cœurs	4
Pourquoi les guerres ? Mike Ofer	5
Pierre et Danielle	6
Suzanne et Jean-Louis	8
Une demande en mariage sur la Tour Eiffel	9
Les dégâts du célibat	10
La colonisation idéologique	11
Et Dieu bouda la femme	12
Prêtres ou traitres ? • Invitation AG Paris	14
Les princes de l'Eglise	16
Notre association Plein Jour • Abonnement	18
Maryam Radjavi	20
Une chercheuse palestinienne	21
Hommage à Leila Aloui	22
Lettre ouverte au monde musulman	23
Nouvelles d'ici et ailleurs	25
Nous avons lu	26
Courrier des lecteurs	27
L'art comme témoignage	28

Mars 2016

C'était le soir d'un vendredi 13... avec ses pronostics de chance ou de malchance.

Dans certains quartiers de Paris régnait une ambiance joyeuse. On profitait de ce week-end pour se détendre après le boulot, au café, au restaurant, au théâtre, ou en se promenant... Tout à coup, la mort fait irruption avec son cortège de victimes innocentes. C'est l'horreur ! Aussitôt, radios et télévisions diffusent des nouvelles fracassantes. Des attentats simultanés ont ensanglanté ce quartier paisible de la capitale. C'est l'effroi ! Nous avons peur ! Les commanditaires de ces crimes sont déterminés. Organisés en réseaux, ils poursuivent leur œuvre destructrice. C'est la sidération.



Après quelques minutes d'effarement, notre vieux fonds de Gaulois rebelle prend le dessus. « Eh bien non ! Nous n'allons pas nous laisser abattre ! S'ils voient notre peur, ils ont gagné ! » Et spontanément, les gens sortent dans la rue. Ils ont besoin de se sentir solidaires, de se reconforter pour faire front à la barbarie. Pourtant le bilan est lourd : 130 morts et des centaines de blessés. Nous sommes en deuil. C'est le temps du recueillement et de la réflexion.

Une question me taraude. D'où sont sortis ces jeunes djihadistes ? Qui sont-ils ? Nous sommes surpris d'apprendre qu'ils ne sont pas tous issus de familles musulmanes. Ces adolescents qui se précipitent en foule vers la Syrie proviennent de milieux sociaux différents. Est-ce seulement une cause religieuse qui les motive ? Ne serait-ce pas plutôt une profonde désillusion par rapport au monde adulte où ils n'ont pas trouvé leur place ? Dans notre société dominée par le profit, nous n'avons pas su les mobiliser autour de valeurs positives à défendre. En revanche, les terroristes recruteurs ont eu l'habileté de maquiller leurs sinistres desseins en causes humanitaires et en projets grandioses. Honteusement manipulés, ces jeunes se sont engagés à leurs côtés avec toute la générosité de leur âge. Comment sortir de cet engrenage mortifère ?

Référons-nous à Frère Aloïs, prieur de la Communauté œcuménique de Taizé :

« Tous, nous sommes sous le choc. Résister à la peur, cela ne signifie pas qu'elle doit disparaître, mais qu'on doit en être conscient, et ne pas se laisser paralyser par elle. La fraternité est vraiment le seul chemin d'avenir, même s'il semble fragile. Nous ne devons pas permettre que le refus de l'autre s'introduise dans nos cœurs car c'est le germe de la barbarie.

Ce qui m'a frappé ces derniers jours, c'est de voir que l'élan de solidarité a été aussi spontané que la peur. Les gens sont allés vers les blessés, ont recueilli des inconnus dans leurs appartements. Nous devons nous appuyer sur cette réalité. Développer notre solidarité, voilà qui est nécessaire aussi et qui doit aller de pair avec la réponse sécuritaire. En accueillant à Taizé des jeunes de tous les horizons, nous essayons de permettre à des jeunes de faire des expériences de cette fraternité universelle, et je voudrais dire combien les nouvelles générations dans leur immense majorité aspirent à la paix.

Comment peut-on continuer à présenter les religions comme un facteur de paix alors que tous les attentats sont commis au nom de Dieu ? C'est un fait que Daech invoque le nom de Dieu pour justifier ses crimes mais cela n'a rien à voir avec l'islam authentique. Tous nos amis musulmans nous le confirment. Et ensemble nous devons affirmer qu'il est impossible de justifier la violence au nom du « seul vrai Dieu ». En ce moment, nous hébergeons à Taizé sept migrants soudanais qui sont venus de Calais. Samedi, au repas de midi, ils nous ont dit qu'ils condamnaient ceux qui utilisent l'islam pour commettre de telles atrocités. Je pense que c'est cela dont nous avons besoin : un simple contact avec des musulmans peut déjà changer notre regard. S'il y a des jeunes qui se laissent prendre par ceux qui leur présentent la violence comme projet de vie, les religions ont désormais la responsabilité de montrer que la fraternité est un projet de vie. »

Dominique

HOMMAGE

C'était un beau soir de novembre.
Nous n'étions pas habitués,
à le voir si douillet si tendre
nous voulions tous en profiter.
Ça n'était pas vraiment l'automne,
ça n'était pas non plus l'été,
on musardait rue de Charonne
aux terrasses on venait trinquer
les lilas se poussaient du bourgeon,
envisageaient de refleurir,
les hirondelles et les pigeons
songeaient aussi à s'établir.

En Paris vivait un peuple joyeux,
À la "Belle équipe" la patronne, amoureuse,
Servait à ses clients une cuisine savoureuse
A côté, au concert, des spectateurs heureux.
Là-bas à Saint-Denis le match de football
Venait de commencer avec ses banderoles
Célébrant la France ou bien la Germanie.
Chacun rêvant bien sûr de gagner la partie.
Comme la guerre était loin,
Et Bon Dieu, qu'aux terrasses on est bien.

C'était un beau soir de novembre
où le malheur pouvait attendre.

Pourtant vous savez ce qu'il advint
Et vous le cacher serait bien vain.
Se disant mandatés par Dieu
Ils commirent ces crimes odieux.

La patronne de la Belle équipe
Fût tuée par ces sales types.

Beaucoup trop d'autres par centaines,
Pris pour cible, devant la scène.

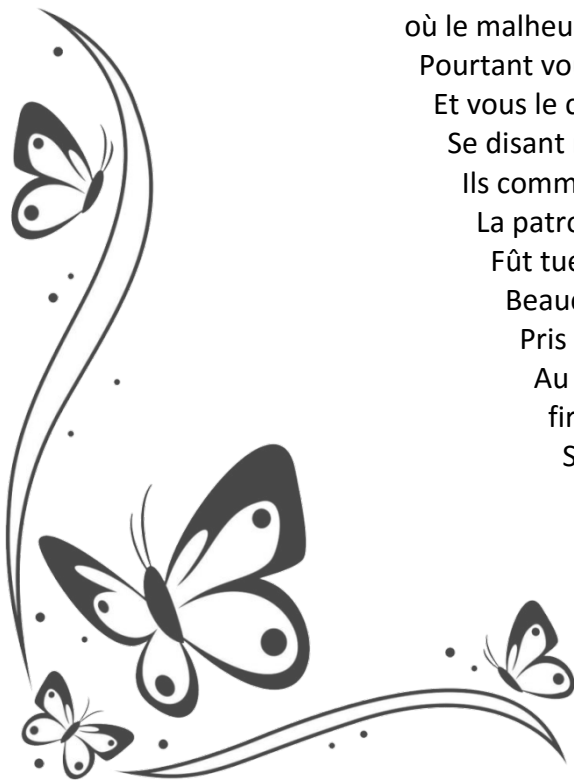
Au Bataclan lieu mythique
firent un carnage dramatique.

Si c'est le souhait de votre Dieu

Que de tuer les gens heureux,
Dites adieu à votre Dieu

Jaloux du bonheur des hommes.

Seul l'homme, l'amour, la vie
Le plaisir, le bonheur, la joie
La femme et l'homme épanouis,
Seront vraiment dignes de Foi.



VOUS N'AUREZ PAS MA HAINE

A ces assassins qui ont répandu le deuil et la désolation, cet homme oppose sa foi en l'Amour.



Vendredi soir vous avez volé la vie d'un être d'exception, l'amour de ma vie, la mère de mon fils mais vous n'aurez pas ma haine. Je ne sais pas qui vous êtes et je ne veux pas le savoir, vous êtes des âmes mortes. Si ce Dieu pour lequel vous tuez aveuglément nous a faits à son image, chaque balle dans le corps de ma femme aura été une blessure dans son cœur.

Alors non je ne vous ferai pas ce cadeau de vous haïr. Vous l'avez

bien cherché pourtant mais répondre à la haine par la colère ce serait céder à la même ignorance qui a fait de vous ce que vous êtes. Vous voulez que j'aie peur, que je regarde mes concitoyens avec un œil méfiant, que je sacrifie ma liberté pour la sécurité. Perdu. Même joueur joue encore.

Je l'ai vue ce matin. Enfin, après des nuits et des jours d'attente. Elle était aussi belle que lorsqu'elle est partie ce vendredi soir, aussi belle que lorsque j'en suis tombé éperdument amoureux il y a plus de 12 ans. Bien sûr je suis dévasté par le chagrin, je vous concède cette petite victoire, mais elle sera de courte durée. Je sais qu'elle nous accompagnera chaque jour et que

nous nous retrouverons dans ce paradis des âmes libres auquel vous n'aurez jamais accès.

Nous sommes deux, mon fils et moi, mais nous sommes plus forts que toutes les armées du monde. Je n'ai d'ailleurs pas plus de temps à vous consacrer, je dois rejoindre Melvil qui se réveille de sa sieste. Il a 17 mois à peine, il va manger son goûter comme tous les jours, puis nous allons jouer comme tous les jours et toute sa vie ce petit garçon vous fera l'affront d'être heureux et libre. Car non, vous n'aurez pas sa haine non plus.

Antoine Leiris



JE CONTINUERAI...

*Je continuerai à croire, même si tout le monde perd espoir
Je continuerai à aimer, même si les autres distillent la haine.
Je continuerai à construire, même si les autres détruisent.
Je continuerai à parler de paix, même au milieu d'une guerre.
Je continuerai à illuminer, même au milieu de l'obscurité.
Je continuerai à semer, même si les autres piétinent la récolte.
Je continuerai à crier, même si les autres se taisent.
Et je dessinerai des sourires sur des visages en larmes.
Et j'apporterai le soulagement, quand on verra la douleur.
J'inviterai à marcher celui qui a décidé de s'arrêter...
Et je tendrai les bras à ceux qui se sentent épuisés.*

Abbé Pierre



ARTISTES, METTEZ LES YEUX EN FACE DES COEURS

Vendredi soir, j'ai pleuré et je me sentais succomber. Des hommes ont tué. D'autres sur le sol où palpite le sang, et la vie s'éloigne d'eux, les lèvres entrouvertes sur des dernières paroles d'incompréhension.

Les meurtriers suicidaires sont là, ils font un travail de terrain, minutieux et opiniâtre, dans les quartiers de périphérie, sur Internet.

Ils promettent une résolution du monde, et des pays lointains originels.

Les champs de représentation, la séparation, ils travaillent dessus.

Le rejet, la peur, l'inquiétude, ils travaillent dessus.

Et ils déchargent sur d'autres leur angoisse de mort.

Et nous ne faisons rien pour les arrêter et nous n'inventons pas les contre-valeurs, chacun depuis notre lieu.

La séparation qui est déjà là, ils veulent la creuser, creuser le fossé de cet « être ensemble » séparé, être ensemble par le sang, par le meurtre.

Ils s'attaquent à des lieux de représentation, où ils ne sont pas représentés.

Les meurtriers suicidaires vont jusqu'à la mort pour trouver une

consolation à la vie. Le seul voyage qui vaille la peine à leurs yeux. Le monde qu'on a pu leur proposer, ce n'est que ça. Alors qu'il y a tout en France. Il y a tout et ils ne rentrent nulle part.

Aujourd'hui, je pense avec inquiétude à tous ceux, issus de l'immigration, qui ne cessent d'être stigmatisés, inévitablement excédés par la façon dont ils sont perçus. Les extrémistes m'inquiètent mais tout autant la fascination terrible qu'ils peuvent exercer, et le regard qu'on va poser sur ceux qui sont déjà séparés.

Cette séparation, je la sens dans mon corps, par mon histoire.

Quand on est rejeté, quand on ne donne pas un nom réel à l'histoire vécue dans les corps et inscrite sur les peaux (l'histoire de la colonisation est encore à faire et à enseigner), on est adopté par des noires colères, un ultramonde, le monde des théories de la conspiration et des jeux vidéo.

Je me souviens quand j'étais à la rue, le cerveau plein de flammes d'avoir raté. Plein de désir amer et de rancune, je serrais les poings. Des hommes sont venus me voir. Ils ont bercé mes amertumes. Ils m'ont raconté l'histoire

de la guerre d'Algérie et l'horreur cachée. Ils m'ont expliqué qu'on voulait nous changer en bêtes et que notre existence n'avait pas d'importance pour la France.

Eux se sont intéressés à moi et m'ont valorisé. Ils m'ont appris à lire. Ce ne sont pas d'abord les hommes de théâtre. Ce fut un effort énorme d'aller vers le théâtre, d'entrer dans ces lieux, d'y trouver une place. J'ai brûlé des fièvres et des douleurs, je me suis construit un corps pour aller vers l'autre. J'ai éliminé des vieux maux qui m'empoignaient. J'ai regardé des spectacles, hébété avec des yeux de vache. J'aimais le théâtre comme quand on a faim. Il faut redonner la faim à ces adolescents des quartiers, la faim et l'envie de vivre, d'aimer, d'avoir soif de cet amour.

Lazare

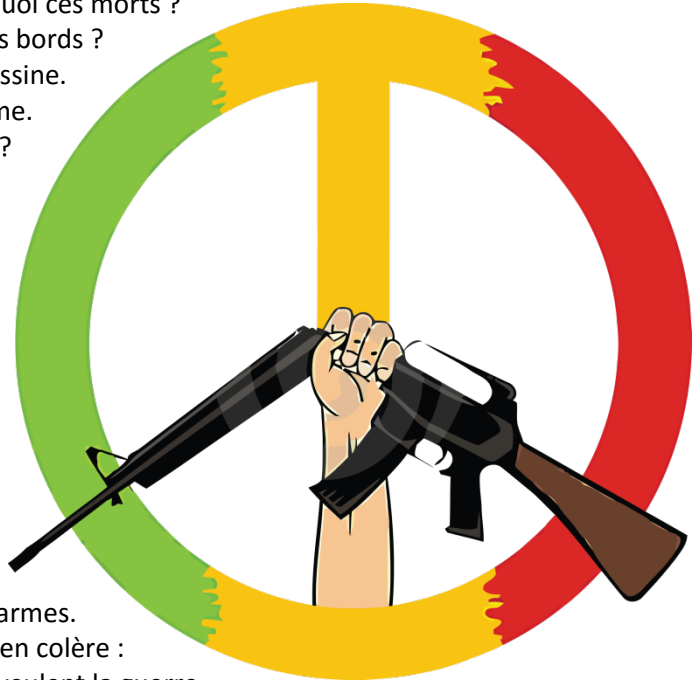
Auteur dramatique,
metteur en scène



Dites-moi pourquoi toutes ces guerres,
la haine, le sang et la misère ?
On est tous nés sur cette terre,
pour vivre heureux comme des frères.

Dis-moi papa, pourquoi ces morts ?
Au nom de Dieu, de tous les bords ?
On viole, on tue, on assassine.
Petits et grands, on les supprime.
Dis-moi ma sœur, pourquoi tu pleures ?
Au pied des tours, y'avait des fleurs.
Des hommes, des femmes et des enfants
que nous aimerons éternellement.

Quel Dieu a dit ? Et de quel droit ?
Qu'on veut nous imposer des lois !
Sans liberté, sans espérance,
blancs ou noirs sans différence.
Où les femmes souffrent, comme des esclaves
et vivent l'enfer, soumises mais braves.



Et toi maman, essuie tes larmes.
Ils ont tué, ils ont des armes.
Nos âmes blessées sont en colère :
Il y a des fous qui veulent la guerre.

Criez au monde, vous les Nations:
Qu'il faut punir l'éducation
qui prêche la haine, la mort, le sang,
dans le désespoir des pauvres gens.
Au monde entier, nous le disons :
Il n'y a pas de religion
qui prêche la haine, la mort, le sang.
Pourquoi tuer les innocents ?
Pourquoi détruire ?
Nous faire souffrir ?
Nous voulons vivre et ne pas mourir !

Pour toutes les femmes qui sont esclaves.
Qui vivent l'enfer, soumises mais braves.
Un jour viendra, nos fils joueront
sans haine, ni guerres de religions.

Assez de guerres, jetez vos armes !
Plus d'orphelins, ni sang, ni larmes !
L'espoir, l'amour, la paix viendront.
Toi, LIBERTÉ, nous gagnerons.
LA LIBERTÉ, NOUS GAGNERONS.

POURQUOI

LES

GUERRES

?

Ce chant est dédié aux victimes des guerres et des attentats dans le monde.

PIERRE & DANIELLE

En octobre 1967, j'ai été nommé aumônier des étudiants à Rennes. Nous étions à cinq mois des événements de 1968. J'avais affaire pour la première fois à des gens qui avaient une formation universitaire sérieuse. Ce que j'ai commencé à voir c'est l'incroyable distorsion qu'il y avait entre la réalité et ce que nous avons appris ou vécu au séminaire. Et par conséquent entre l'idée que je me faisais de la prêtrise et ce que je pouvais faire au quotidien. C'est là que j'ai été « décapé » complètement. J'ai réalisé que j'étais tout à fait à côté des besoins des jeunes. Je voyais que quelque chose ne collait pas.

Pendant des mois, j'ai entièrement reconsidéré ma façon d'envisager la foi. J'ai délibérément rompu avec tout ce l'on m'avait appris au séminaire et j'ai tout repris à zéro. J'ai relu les textes pour les interpréter à ma façon. C'était un travail énorme qui ne s'est pas fait en un jour mais sur presque deux ans. Je me suis remis à lire l'Évangile pour savoir ce que Jésus disait exactement. J'étais pris dans le mouvement innovant, formidablement créateur, parce que pour la première fois, j'étais en contact avec des gens qui cherchaient, qui avaient des idées. Mon idéal, ma conception de l'Église, j'ai dû tout remettre en cause. J'ai vu des gens vivre pour la première fois, tout simplement.

Quand l'explosion de 1968 est arrivée, je me suis tout naturellement retrouvé avec les jeunes dans la rue, à leurs côtés dans les assemblées générales. Les seuls ennuis que j'ai eus, c'est avec les Renseignements Généraux. Ils comprenaient mal qu'un aumônier s'engage dans les événements de mai 68. Ils voulaient m'extorquer des renseignements sur les étudiants. Je n'avais pas de conscience politique bien arrêtée mais je réalisais que j'avais vécu dans l'obscurité depuis près de vingt ans. Je comprenais que l'Église était un contre-témoignage permanent, qu'elle vivait le contraire de ce qu'elle prônait. L'Évangile prêche la libération de l'homme et l'Église passe son temps à faire peser des contraintes sur les chrétiens et ceux qui la servent.

Ces deux années à l'aumônerie des étudiants de Rennes ont contribué à ma libération personnelle. A trente ans, je faisais ma première révolution. Je n'avais jamais désobéi, jamais remis en cause ce que l'on me désignait comme vrai et je m'apercevais brutalement que tout ce que l'on m'avait appris empêchait les gens de découvrir Jésus-Christ. La vraie crise de ma vie, la vraie déchirure est là : constater que l'institution à laquelle j'avais déjà voué une partie de ma vie, était un empêchement à la mission qu'elle m'avait elle-même donnée, au

lieu d'être un accompagnement. Cette prise de conscience a été une déception épouvantable. Quinze ans de ma vie fichaient le camp. J'avais tout à reconstruire. C'est au cœur de cette double révolution que j'ai rencontré celle qui deviendrait ma femme. Danielle était étudiante-infirmière et faisait partie d'un des groupes de réflexion que j'animais comme aumônier. Nous n'avons pas eu le coup de foudre l'un pour l'autre. Elle était étudiante, moi prêtre. Elle avait vingt ans, moi plus de trente. Nous n'étions pas destinés à nous aimer. D'autant plus que les premières fois qu'elle est venue aux réunions, elle me faisait la tête ! Je ne pouvais pas ignorer son existence tellement elle chahutait. Je la trouvais jolie mais mon évolution spirituelle ne remettait nullement en question mon ministère et mon célibat.

Je l'ai rencontrée en 1967, mais nous n'avons commencé à nous voir davantage qu'en 1968. Elle me plaisait de plus en plus. On avait la même façon d'être chrétien, d'envisager notre foi et notre action. Elle était franche, directe, énergique, très concrète. Plus je la voyais, plus je l'appréciais. Elle venait coordonner les réunions et discuter dans mon bureau. Nous passions des heures ensemble. Je commençais à l'attendre, à espérer sa venue, à être déçu quand elle ne venait pas, à être heureux quand elle arrivait. Je n'ai pas pris ça

tout de suite pour de l'amour.

A Noël 1968, après la messe de minuit, je me suis retrouvé tout seul, comme un imbécile, comme d'habitude. Tout le monde rentrait chez soi festoyer en famille et moi, je n'avais rien à faire. Je rentrais chez moi quand elle m'a rattrapé. Elle m'a dit : « Tu ne veux pas que nous dinions ensemble ? » J'ai accepté. J'étais sacrément content. Je voyais bien que de son côté, elle ressentait quelque chose, au moins de l'amitié. Cet amour qui naissait m'inquiétait. Je savais les problèmes qu'il entraînerait s'il prenait forme. Quand j'ai réalisé que je l'aimais, je ne l'ai pas dit.

J'avais équilibré ma foi. J'avais les idées claires. Je n'avais plus de tabou et la porte était ouverte pour que l'amour existe. Un an avant, j'aurais lutté, comme on m'avait dit de le faire. J'aurais dit : « C'est mauvais ». Là, je laissais faire la vie. L'un comme l'autre, nous nous apercevions de plus en plus que c'était agréable d'être ensemble. Vers janvier, février, nous avons commencé à faire des balades ensemble. Ce sont des souvenirs merveilleux. C'est un jour en marchant, le long de la plage Du Guesclin, que je l'ai embrassée. C'est venu spontanément, sans y penser. C'était la première fois de ma vie. J'ai dû faire le premier pas parce qu'elle ne se serait pas permis de le faire.

En même temps, après les premiers baisers, les premières caresses, j'étais bouleversé, dérangé, interrogé, perplexe quant à l'avenir. Nous nous écrivions des lettres d'amour. Mais nous nous disions l'un comme l'autre que c'était de la folie, que s'ensuivraient de

graves ennuis. Alors nous faisons des efforts surhumains pour tenter de nous oublier. Pendant huit jours, quinze jours, nous tentions de ne plus nous voir. Nos tentatives de rupture nous permettaient aussi de mesurer la force de notre amour. Mais c'étaient des périodes invivables, horribles où nous souffrions tous les deux. Quand elle n'était pas là, je pleurais. C'était atroce cette impossibilité d'aimer, cette incapacité à me passer d'elle, de son amour. Au bout d'un moment, l'un ou l'autre finissait par revenir, elle à mon bureau ou moi à son studio. Je ne pouvais pas ne pas l'aimer.

Pendant quinze ans, tout avait été fait pour que je ne m'intéresse pas à la femme. Si l'occasion s'en présentait, j'avais le devoir de résister parce que j'étais consacré à Dieu. Mais quand j'ai rencontré Danielle, tous ces principes théoriques, que je n'avais pas de raison de contester à priori, étaient mis à l'épreuve de la réalité. Loin de voir une contradiction entre l'amour de Dieu et l'amour de ma femme, je réalisais que l'amour de Dieu passait aussi par l'amour de ma femme. J'ai bien vu que je m'engageais de plus en plus auprès d'elle, et que je ne pourrais pas continuer à le faire officiellement avec la charge d'un ministre. Selon l'Eglise, Dieu pardonne la faiblesse, le plaisir, mais pas l'amour public d'un prêtre pour une femme. Et c'est bien d'amour qu'il s'agissait, d'un désir de continuer concrètement ma route avec elle, sans renier mon ministère. Je savais que le système m'obligerait à choisir et que, dans les deux cas, je perdrais quelque chose d'essentiel.

Un jour, nous avons fait l'amour.

C'est peut-être incroyable mais nous n'y avions jamais pensé avant. Quand on s'aime, on a toujours envie d'être plus près l'un de l'autre. Au bout d'un moment, on a envie d'être en l'autre. Rétrospectivement, ça peut paraître irresponsable mais nous ne nous sommes posé aucune question, pas même celle de la contraception. C'était une telle merveille, pour elle comme pour moi. Je crois que nous-mêmes avons été surpris. J'avais trente-trois ans et je faisais une découverte extraordinaire. C'était le lundi de la Pentecôte 1969 : notre premier fils est né de cette union. Quand Danielle est venue à l'aumônerie m'annoncer sa grossesse, elle était un petit peu angoissée. Je me souviens que j'étais assis derrière mon bureau. Ma première réaction peut paraître étrange. Je me suis levé, je l'ai prise dans mes bras, je l'ai embrassée, et je lui ai dit : « C'est merveilleux. » Il m'a fallu quelque temps avant de me dire : « C'est merveilleux l'amour, c'est merveilleux la vie. Mais nous voilà dans de beaux draps ! » Je n'envisageais pas les épreuves que nous aurions à traverser, mais de toute façon, à partir du moment où j'ai su Danielle enceinte, ma décision était prise. Je me sentais responsable de l'éducation de cet enfant, de sa vie, de la vie de ma femme. Ce n'est pas mon genre de prêcher des choses et d'être dans une situation trouble. Je lui ai dit : « Danielle, j'affronterai le monde avec toi. »

Pierre Galesne

« Exclu parce que j'ai aimé »



SUZANNE et JEAN-LOUIS

Le désir d'une vie banalement normale

Se tenir par la main était tabou. En public, nous nous comportions comme des amis et aussitôt à la maison, nous tirions les rideaux. On apprenait à se cacher. Je m'habituais à n'avoir jamais de petit ami en public, à n'être reconnue comme partenaire que par lui et nulle part ailleurs. Ce n'est qu'en vacances que nous pouvions être nous-mêmes. Du dimanche après midi au lundi soir, ce temps nous appartenait également. Alors nous pouvions nous embrasser et nous aimer, comme cela aurait dû être possible tous les jours.

Mais commençons par le début. Mes parents étaient des catholiques pratiquants. Jean-Louis, ami de mes parents, m'avait aidée à organiser mon séjour linguistique à Lausanne, à la fin de mes études. Je me sentais perdue dans cette ville à la langue étrangère. Je me rendais de plus en plus fréquemment en Valais où Jean-Louis travaillait comme prêtre. Je m'engageai au « Blauring » (Organisation catholique pour la jeunesse féminine) et je pus loger à la cure. Deux ans plus tard, j'étais responsable du jardin d'enfants pour vacanciers dans un lieu touristique proche et je m'installai complètement auprès de mon compagnon. Officiellement je fus engagée comme aide ménagère.

J'avais 21 ans et mon ami en avait 40. J'étais fascinée par sa retenue et son sérieux. J'étais jeune et je n'accordais aucune importance à la règle du célibat.

Je pensais que Dieu ne pouvait pas m'interdire d'aimer quelqu'un. C'est ainsi que débuta notre existence de cache-cache. Les gens du village se doutaient de quelque chose. Je le remarquais dans le regard de la caissière de l'épicerie du village et lors des fêtes où j'étais invitée, en qualité d'accompagnatrice, comme si c'était naturel. Mon compagnon entendait des commentaires du style « Alors, Monsieur le curé, vous avez là une bien jolie femme ! » Plus tard, lors d'une fête de famille, le père de Jean-Louis se leva et devant tous les invités, il me souhaita la bienvenue dans la famille. Malgré tout cela, je rêvais d'un autre avenir, d'un avenir sans secret et sans double morale, peut-être même avec des enfants. Je désirais ardemment une vie banalement normale. Mais dans ce cas, Jean-Louis perdrait son travail qu'il aimait. Est-ce que je pouvais en assumer la responsabilité ? Je me souviens d'un dimanche après midi au bord du lac de Constance. Nous regardions le lac et Jean-Louis dit, avant même que je n'ouvre la bouche, « Faut-il vraiment que tu recommences avec ça ? »

Trois ans plus tard, il changea de diocèse et se fit nommer dans une grande ville. Dans cette nouvelle paroisse je n'étais plus que la gouvernante à la cure et je n'arrivais guère à m'intégrer. Je vivais de lectures, de cours et des gens qui venaient sonner à la porte. Je souffrais de migraines et de maux de dos. J'étais as-

saillie de doutes : son métier était plus important que moi.

Un jour, un homme appela à notre chambre d'hôtel à Fribourg. Jean-Louis décrocha « C'est bien la chambre de Monsieur Méier ? » Il répondit « Non », et déclina son nom. Deux jours avant Noël, le président du Conseil de notre paroisse exhiba des photos qui nous montraient lors de ce week-end. « On vous a vus ensemble. Il y a des preuves irréfutables. » Nous avions un mois pour quitter la paroisse. Six mois plus tard, nous retournions en Valais. L'évêque connaissait notre histoire mais il nous engagea tout de même. Nous gardions notre relation secrète et vivions d'un week-end à l'autre.

Une fois, nous avions réservé une chambre d'hôtel en Forêt-Noire. Il s'avéra que le réceptionniste était un vacancier habituel de notre village et qu'il participait régulièrement aux messes dominicales. Jean-Louis dut alors se glisser secrètement dans notre chambre. Le lendemain nous avons pris notre petit déjeuner séparément et nous avons quitté l'hôtel l'un après l'autre.

Je souhaitais clarifier la situation, mais en même temps nous étions toujours mieux intégrés dans le village. Cinq ans passèrent. Je travaillais comme catéchiste et j'aidais dans la paroisse. J'aimais cette occupation. Elle me distrayait à tel point que je cessai de parler d'avenir avec

Jean-Louis. Jusqu'au jour où je fis la connaissance d'un autre homme. Je sortis avec lui, tout en étant tiraillée entre deux mondes : l'amour familial qui ne pouvait pas tout me donner ou l'amour nouveau et inconnu ? C'était une tentative risquée de donner enfin un sens à ma vie. Mon compagnon se rendit compte de ce qui se tramait et passa aux actes. De manière tout à fait inattendue, il me dit un jour : « Aujourd'hui je vais voir l'évêque. » Il allait lui dire qu'il renonçait à son métier pour vivre avec moi.

Quelques mois plus tard, nous nous promenions le long de la plage sur une île de la mer du Nord. Je regardais la mer et je sentais le vent sur mon visage. Je mis mes mains sur mon ventre et un sentiment incroyable de liberté m'envahit. En moi bougeait une vie nouvelle. Mon mari et moi étions tous deux sans travail et logions chez mes parents. Après l'aveu, nous avons envoyé une requête à Rome afin d'obtenir une réduction à l'état laïc, seul moyen de retrouver du travail en Eglise. Un an après la demande, Rome nous fit parvenir cette réduction. Mon compagnon pouvait travailler comme théologien laïc tandis que je pouvais poursuivre mon engagement en catéchèse. Nous nous sommes mariés dans l'intimité et la célébration eut lieu dans un chalet en Valais.

Depuis quatre ans, je suis membre du Comité de l'Association des femmes touchées par le célibat des prêtres (Zöfra). Je m'engage pour des femmes qui vivent des expériences semblables ou même pires.



Une demande en mariage sur la Tour Eiffel

Un prêtre conciliaire de l'Etat de Tabasco, au Mexique a provoqué toute une polémique dans le pays car il a renoncé à ses vœux sacerdotaux pour s'unir « en mariage » avec Luisa Somellera, députée d'un parti politique de gauche.

La nouvelle s'est répandue le weekend dernier lorsque le prêtre catholique a diffusé sur son compte Facebook des photographies du couple lors d'un voyage en France, à Paris. Dans la même publication, on peut visualiser la demande en mariage sur la Tour Eiffel. Le fait qu'un membre du clergé renonce à ses vœux ou défroque n'est pas nouveau en soi. Mais la polémique réside sur le fait qu'ils ont vécu une vie de couple pendant qu'il exerçait encore ses fonctions dans sa paroisse.

Pendant plusieurs mois consécutifs, Madame la Députée rendait fréquemment visite au curé dans sa maison. Lorsque les fidèles et les autorités ecclésiastiques les ont interrogés au sujet de leurs rapports, ils ont toujours nié l'existence d'une liaison quelconque. Le 11 octobre dernier, la députée a publié des photos du couple qui confirmaient la relation sentimentale. Puis, les photos de leur voyage en France sont apparues en les obligeant à annoncer publiquement que le prêtre avait renoncé à sa vie ecclésiastique, qu'ils s'aimaient

et qu'ils allaient se marier.

Le professeur de philosophie Diego Olivar, qui propose ses services dans des institutions dépendant directement du diocèse, nous a expliqué que « malheureusement, d'après plusieurs témoignages, aujourd'hui, certains prêtres des différents diocèses du pays, vivent en situation irrégulière et secrète avec des femmes de leurs propres paroisses. Et très souvent, ce sont les fidèles qui l'apprennent et en informent les autorités ecclésiastiques, sans qu'il y ait une sanction quelconque. » Et il a ajouté « Nous avons même des cas où ce sont des séminaristes qui en informent les supérieurs. Cependant, ils ne sont jamais renvoyés. »

On pourrait se poser les questions suivantes : qu'étudient-ils alors au séminaire ? La chasteté ? La pureté ?

Les directeurs des séminaires diocésains connaissent-ils et enseignent-ils ce que c'est que le célibat sacerdotal ?

Juan d'Olivar
(Medias-Presse-info)



LES DEGATS DU CELIBAT

Bien des choses sont tuées dans l'Eglise, à commencer par les souffrances liées au célibat imposé aux prêtres. Car la solitude, dans laquelle vivent la plupart d'entre eux, conduit certains sur la pente de la dépression et de l'alcoolisme. La théologienne Anne Bamberg lève le tabou et exhorte la communauté ecclésiale à leur venir en aide : « Lorsque dans l'Eglise on en est arrivé à regarder le prêtre alcoolique sous l'angle de celui qui « se comporte mal » plutôt que sous l'angle de « celui qui a mal », c'est déjà un signe que les choses ne vont pas bien [...]». Il est inutile de nier l'existence de difficultés, d'échecs, de désillusions qui peuvent conduire à chercher l'évasion dans le verre. Il faut au contraire en parler. » L'Eglise a encore beaucoup à faire pour reconnaître et guérir cette maladie si répandue chez les prêtres, indice de leur mal-être et de leur insécurité.

Pendant un millénaire, les prêtres ont pu se marier, trente-sept papes furent papas et il y eut même des papes de père en fils ; mais, à partir du moment où la réforme grégorienne et les conciles du Latran I et II eurent décidé qu'il était incompatible d'être prêtre et père de famille, se sont ensuivis neuf siècles de déni. Depuis, les femmes et les enfants de prêtres sont les clandestins de l'Eglise ; ces derniers ne peuvent ni prendre le nom de leur père ni hériter de

ses biens. Enfants du silence, ils doivent assumer la souffrance d'une vie vécue dans la culpabilité et la non-reconnaissance, avec les conflits de loyauté ainsi créés. Entre Dieu et une femme, il faut choisir, à moins de vivre une double vie et de mentir.

De même, le départ des prêtres qui veulent se marier doit rester secret. Craignant les scandales, l'Eglise veut préserver son image au lieu de tenir compte des ravages psychiques causés sur des vies cachées. Lors des manifestations hostiles au « mariage pour tous », en novembre 2012 et janvier 2013, largement menées par les catholiques et encouragées par nombre d'évêques, les slogans affichaient : « Un papa, une maman, on ne ment pas aux enfants ». Pourtant, l'Eglise est dans le déni de l'existence des femmes et des enfants de prêtres et d'anciens prêtres, car ces situations remettent en cause son idéal de chasteté. La vie affective des prêtres est encore un sujet tabou.

De même qu'il est impossible à un prêtre de dire qu'il vit avec une femme sous peine d'être chassé du ministère, il semble dangereux d'exprimer publiquement que l'on est contre la règle du célibat obligatoire. Ainsi, le théologien Hans Küng, contemporain de Benoît XVI, a été privé d'enseignement pour avoir remis, entre autres, en cause cette question. Faisant le bilan du pontificat de Jean-Paul II, il publie

une forte critique de ses orientations, en octobre 2003 : « L'interdiction toujours imposée aux prêtres de se marier n'est qu'un exemple de la manière dont ce pape se place, en faveur du droit canon du XI^{ème} siècle [...]. Conséquences : les cadres se sont raréfiés, la relève ne se fait pas, près de la moitié des paroisses se trouvera dans peu de temps sans pasteur ordonné et sans célébrations régulières de l'Eucharistie, ce que ni la venue de prêtres parachutés de Pologne, de l'Inde et de l'Afrique, ni le regroupement de paroisses en grandes « unités pastorales » auquel on se voit contraint ne saurait plus voiler. » Au même moment, Jean-Paul II écrit une lettre aux évêques où il les exhorte à soutenir la chasteté de leurs prêtres. La loi du silence permet au magistère de maintenir une façade idéale. Qu'en est-il de la sexualité des clercs qui vivent dans un milieu masculin où toute sexualité est interdite ?

Extrait de
« Le Déni – Enquête sur l'Eglise
et l'égalité des sexes »

de Maud Amandier
et Alice Chablis



LA COLONISATION IDEOLOGIQUE

Le pape a utilisé plusieurs fois cette expression pour préparer les esprits au synode sur la famille qui s'est ouvert le 4 octobre à Rome. Que signifie la répétition d'une expression qui accole deux mots à connotation péjorative en les renforçant l'un l'autre ?

Devant les Nations unies, le 26 septembre 2015, le pape a dénoncé « la colonisation idéologique » qui impose aux « peuples » des « modèles de vie anormaux et irresponsables ». Deux semaines auparavant, recevant les Equipes Notre Dame à Rome, il utilisait la même expression, affirmant que « l'image de la famille » est « déformée par de puissants projets contraires sous-tendus par des colonisations idéologiques ». Le 14 juin, il pointait « ces colonisations idéologiques qui empoisonnent l'âme et la famille », alors qu'en janvier à Manille, il affirmait déjà : « Nous devons dire non aujourd'hui à la colonisation idéologique contre la famille. »

Le mot de colonisation renvoie historiquement à des conquêtes, des occupations, l'appropriation des terres et des hommes. Toutes choses auxquelles l'Eglise en son temps a largement participé. Le mot d'idéologie désigne péjorativement un corps de doctrine philosophique et politique à la base d'un comportement individuel ou collectif. Le pape ne dit pas qui effectue

cette « colonisation idéologique », mais jette un anathème général sur l'évolution des sociétés. Il ne nomme pas les études de genre mais c'est ce qu'il vise, ces dernières ayant révélé les rapports de domination entre hommes et femmes et permis d'accélérer l'évolution des droits des femmes et des homosexuels. Alors que les sociétés sortent progressivement du système patriarcal, l'Eglise catholique continue de le défendre car elle ne veut pas changer sa structure bâtie sur l'exclusion des femmes de toutes formes de gouvernement et de célébrations.

L'institution catholique est elle-même un système de croyances et de pratiques qu'elle souhaite aussi imposer au monde entier. En effet, les méthodes et le vocabulaire de la conquête sont toujours présents dans le discours ecclésial. Le magistère développe une symbolique de puissance par exemple dans les voyages du pape, les JMJ, les cérémonies de béatification, et même le synode sur la famille en cours. Ces nouveaux rites où l'affluence est importante sont fortement médiatisés : l'imaginaire de la domination reste une tentation toujours à l'œuvre.

Le pape ne dénonce-t-il pas ce qu'il pratique lui-même ? La volonté de conquête des esprits n'est-elle pas aussi une « colonisation idéologique » ? Au lieu de dire au monde ce qu'il doit

faire, l'institution ne devrait-elle pas commencer par interroger son propre système idéologique ?

Maud Amandier
et Alice Chablis

François oublie les femmes.

Sous le feu des projecteurs lorsqu'il parle de l'écologie, des migrants, de la justice sociale, François n'en laisse pas moins de côté la question de l'égalité hommes-femmes notamment au sein de l'Eglise. Une analyse que partage la théologienne Odette Mainville, professeure retraitée de la Faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Montréal. Elle a récemment rappelé que le pape « nie à la moitié de ses effectifs les mêmes droits qu'aux hommes. C'est pourtant ce 50 % qui tient les paroisses ouvertes. » Et de rajouter « La capacité de changer quelque chose passe par l'intégration complète des femmes à tous les niveaux de pouvoir, et cela comprend le sacerdoce. C'est la voie d'entrée pour changer les choses dans l'Eglise. »

Golias Hebdo - N°403



ET DIEU BOUDA



LA FEMME

L'historienne italienne Lucetta Scaraffia a pu assister au Synode sur la famille. Elle livre dans les colonnes du « Monde » un témoignage édifiant sur les hommes qui gouvernent l'Eglise catholique.

Ils m'ont invitée – et ils m'ont même laissé parler. Moi, une « féministe historique », pas franchement diplomate ni patiente – ils l'ont sûrement remarqué. Pour une femme comme moi, qui a vécu Mai 68 et le féminisme, qui a enseigné dans une université d'Etat et participé à des comités et à des groupes de travail en tous genres, cette expérience-là fut vraiment inédite. Parce que, même s'il m'est arrivé, quand j'étais jeune et que les femmes étaient encore rares dans certains milieux culturels et académiques, de me retrouver la seule au milieu d'un groupe d'hommes, ces hommes-là au moins s'y connaissaient un peu : ils étaient mariés ou avaient des filles. Ce qui m'a le plus frappée chez ces cardinaux, ces évêques et ces prêtres, était leur parfaite ignorance de la gent féminine, leur peu de savoir-faire à l'égard de ces femmes tenues pour inférieures, comme les sœurs, qui généralement leur servaient de domestiques. Pas tous évidemment. J'avais noué, avant même le synode, des liens d'amitié avec certains d'entre eux. Mais pour l'immense majorité, l'embarras éprouvé en présence d'une femme comme moi était palpable, surtout au début. En tout cas, aucun signe de cette galanterie habituelle que l'on rencontre encore, notamment chez les hommes d'un certain âge – dont ils font partie. Avec la plus

grande désinvolture, ils me barraient la route dans les escaliers et me passaient allègrement devant au buffet durant les pauses-café. Jusqu'à ce qu'un serveur, ayant pitié de moi, me demande ce que je veux boire... Puis, quand nous avons commencé à mieux nous connaître, en particulier durant les sessions de travail en petits groupes, les autres ecclésiastiques m'ont peu à peu témoigné de la sympathie. A leur manière, bien sûr : j'étais considérée comme une mascotte, toujours traitée avec paternalisme, même s'il leur arrivait d'avoir mon âge, voire d'être plus jeunes que moi. Depuis mon arrivée, tout semblait avoir été conçu pour que je me sente comme une étrangère. Malgré mes badges d'accréditation, j'étais soumise à des contrôles inflexibles. On tenta même de réquisitionner ma tablette et mon téléphone portable. A chaque fois, on me prenait pour une autre. Pour une journaliste dans le meilleur des cas ou pour une femme de ménage. Puis ils ont appris à me connaître, et à me traiter avec respect et amabilité. Quand, après trois ou quatre jours, les gardes suisses en uniforme chargés de surveiller l'entrée se sont mis au garde-à-vous devant moi, j'étais au septième ciel ! Ma présence, pourtant, n'était que tolérée : je ne « pointais » pas avant chaque

séance de travail comme les pères synodaux, je n'avais pas le droit d'intervenir, sinon à la fin, comme on le concédait aux auditeurs, et il ne m'était pas non plus permis de voter. Même dans les séances en petits groupes. Non seulement je n'avais pas le droit de voter, mais il m'était interdit de proposer des modifications au texte soumis au débat. En théorie, je n'aurais même pas dû parler. Mais de temps à autre, on daignait me demander mon avis. Il m'a fallu du courage, mais j'ai commencé à lever la main et à me faire entendre. A la dernière réunion, j'ai même réussi à suggérer des modifications ! Bref, tout contribuait à ce que je me sente inexistante. Chacune de mes interventions tombait à plat. Un jour, par exemple, j'ai voulu rappeler qu'au dix-neuvième chapitre de l'Evangile selon saint Matthieu, Jésus parlait de « répudiation » et non pas de « divorce » et que, dans le contexte historique qui était le sien, cela signifiait « répudiation de la femme par le mari ». Aussi l'indissolubilité que défendait Jésus n'est-elle pas un dogme abstrait, mais une protection accordée aux plus faibles de la famille : les femmes. Mais ils ont continué à expliquer que Jésus était contre le divorce. J'aurais tout aussi bien pu ne rien dire ; je parlais dans le vide.

. / ...

J'ai bien essayé de partager mes impressions avec les quelques autres femmes présentes au synode, mais elles me regardaient toujours avec étonnement : pour elles, ce traitement était tout à fait normal. La plupart n'étaient là qu'en tant que membre d'un couple – au moment des interventions de clôture, j'ai entendu d'improbables récits de mariages narrés de concert avec le mari. La seule à échapper à ce climat de démission était une jeune sœur combative qui avait découvert, au cours d'un échange avec le pape, que les quatre lettres que son association lui avait envoyées – pour réclamer plus d'espace pour les religieuses – n'étaient jamais parvenues au pontife. Je compris que les sœurs, étant nombreuses, bien plus nombreuses que les religieux, faisaient peur : si elles entrent, me disait-on, nous serons écrasés. Il valait donc mieux faire comme si elles n'existaient pas...

Sous mes yeux curieux et ébahis, l'Eglise mondiale a pris corps et identité. C'est certain, il y a des camps distincts, entre ceux qui veulent changer les choses et ceux qui veulent simplement défendre ce qui est. Et l'opposition est très nette. Entre les deux, une sorte de marais, où l'on s'aligne, où l'on dit des choses vagues et où l'on attend de voir comment va évoluer le débat. Le camp des conservateurs assure aux pauvres fidèles que suivre les normes n'est pas un fardeau inhumain parce que Dieu nous aide par sa grâce. Ils ont un langage coloré pour parler des joies du mariage chrétien, du « chant nuptial », de « l'Eglise domestique », de « l'Evangile de la famille » – en somme, d'une famille parfaite qui n'existe pas, mais dont les couples invités devaient témoigner en racontant leur histoire. Peut-être qu'ils y croient. En tout cas, je ne voudrais pas être à leur place.

Il y a plus de nuances dans le camp des progressistes. Les plus audacieux vont jusqu'à parler de femmes et de violence conjugale. On les distingue facilement parce qu'ils invoquent sans cesse la miséricorde. Naturellement, les familles parfaites n'ont pas besoin de miséricorde. « Miséricorde » a été le mot-clé du synode : dans les groupes de travail, les uns luttent pour le supprimer des textes, les autres le défendent avec vigueur et cherchent au contraire à le multiplier. Au fond, ce n'est pas très compliqué. Je m'étais imaginé une situation théologiquement plus complexe, plus difficile à déchiffrer de l'extérieur.

Et je découvre ainsi que les défenseurs les plus rigides de la tradition sont ceux-là mêmes qui vivent dans les pays où la vie est la plus difficile pour les chrétiens, comme les Orientaux, les Slaves les Africains. Ceux qui ont connu les persécutions communistes proposent de résister avec la même rigueur et la même intransigeance aux charmes de la modernité ; ceux qui vivent dans des pays tourmentés et sanglants où l'identité chrétienne est menacée pensent que c'est seulement en étant ferme sur les règles que l'on peut défendre la religion contre les menaces dont elle fait l'objet. Hormis quelques rares exceptions, qui ont ma préférence, tous parlent un langage autoréférentiel, presque toujours incompréhensible pour qui n'appartient pas au petit cercle du clergé : « affectivité » pour dire « sexualité », « naturel » pour « non modifiable », « sexualité mature », « art de l'accompagnement »... Presque tous sont convaincus qu'il suffit de bons cours de préparation au mariage pour surmonter toutes les difficultés et peut-être aussi un peu de catéchisme avant les noces.

Du monde réel pourtant, surgissent tant de situations diverses et complexes. En particulier la question des mariages mixtes qui se retrouve partout dans le monde. Les problèmes sont multiples et variés, mais il en est un qui surgit dans tous les cas : la religion catholique est la seule à poser l'indissolubilité du mariage. Et donc les pauvres catholiques se retrouvent souvent abandonnés et dans l'impossibilité de se remarier... Combien d'ecclésiastiques défendent avec fierté leurs familles traditionnelles sans penser que dans la majorité des cas il s'agit de situations qui pénalisent les femmes.

Mais les femmes sont quasi invisibles. Et quand je les évoque, avec force, dans mes interventions, me plaignant de leur absence alors même qu'il s'agit de débattre de la famille, on me trouve « très courageuse ». Me voilà applaudie, remerciée même parfois ; je suis un peu surprise, puis je comprends qu'en parlant clairement je les ai dispensés de le faire. Portée par ce flot de sensations contradictoires – entre la colère suscitée par une évidente exclusion et la satisfaction d'être là tout de même – je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il était quand même extraordinaire, de nos jours, de participer à une assemblée qui s'ouvre avec le chant du *Veni Creator Spiritus* et se clôt sur le *Te Deum*. Mais c'est précisément pour cette raison que je souffre encore plus de l'exclusion injuste que subissent les femmes d'une réflexion qui, en principe, porte sur le rapport de l'humanité dans son ensemble, et donc des hommes et des femmes, avec Dieu.

Lucetta Scaraffia



PRÊTRES ou TRAITRES ?

Cessons de nous faire des illusions et surtout du mauvais sang à propos de notre soi-disant incapacité d'aimer : il n'existe pas d'amour sans trahison ni de trahison sans bonne raison d'y recourir. A y regarder de près, bien des « trahisons » sont d'abord des efforts positifs, déployés pour se faire comprendre d'un autre qui ne parle pas mon langage : nous ne pouvons nous comprendre qu'après des essais infructueux, réitérés et peaufinés à force de nous y livrer avec obstination. Il s'agit donc ici d'un comportement intelligent et louable.

Certaines trahisons s'avèrent être une nécessité absolue. Lorsqu'à force de travail sur moi-même dans un souci de clarification de ma véritable identité, je découvre des présences indues et résiduelles d'influences parentales, traditionnelles, contraignantes comme un vêtement qui ne me convient plus parce qu'il n'a pas évolué avec le vivant que je suis, un changement s'impose. Une prise de distance par rapport à des conditionnements anciens fonctionnant plus comme des ralentisseurs que comme des accélérateurs, peut ainsi être interprétée comme une trahison des « anciennes valeurs » alors qu'il ne s'agit que de leur dépassement. Il est même hors de question d'imaginer que l'on trahit les personnes responsables de cette pédagogie. Ne pas oser s'affranchir de ces handicaps serait alors une véritable trahison de ce à quoi j'aspire aujourd'hui. Car aujourd'hui n'est

plus hier et ne le sera jamais.

On ne peut réussir un amour du premier coup : à combien de remises en question, de relectures douloureuses mais finalement bienfaisantes, un tel amour n'est-il pas redevable pour enfin s'affirmer de façon plus stable ? L'engagement au mariage à vie, exigé d'une personne le jour où elle est le moins mariée de son existence puisqu'il s'agit de la cérémonie de fondation, est une aberration : comment parier sur le personnage qu'on me demande de devenir à quarante années de distance, en négligeant totalement les aléas de l'existence qui remettront peut-être le curseur à zéro ? Ma fidélité est-elle programmée pour être inchangée, immuable du premier au dernier jour de l'aventure ? Cela confine plutôt à la rigidité d'un état proclamé, qu'à une fidélité à des épousailles qui exigent tant de souplesse et d'adaptation. Suis-je obligé de connaître à l'avance la dernière page d'un livre au moment où je l'ouvre pour la première fois ? Et comment savoir, avant de l'avoir entièrement parcouru, si l'histoire se termine bien ou s'il s'agit d'un thriller dramatique ? Qu'arrive-t-il alors si l'ennui me pousse à abandonner une lecture de plus en plus lassante au long des chapitres ? Est-ce la faute du lecteur ou de l'auteur ? L'amour ne se moissonne pas à la fin d'une vie comme l'obtention d'une Légion d'Honneur ou une médaille miraculeuse ; mais il réalise ses performances, étape par étape, comme on récolte les fruits d'un verger malgré les

résultats mitigés des mauvaises années. Seuls des personnages totalement ignorants de ce qu'est le mariage, peuvent avoir promulgué et propagé une telle maladie de la relation.

Il n'existe pas un amour idéal auquel une autorité quelconque exigerait avec autorité qu'on s'y conforme. Mais il y a autant d'itinéraires amoureux ou humanistes qu'il y a de personnes décidées à construire le leur, malfaçons, approximations et erreurs comprises. Chaque amour se réserve le droit d'être un prototype, donc sans comparaison possible avec quiconque. Même l'amour de Dieu est hors concours, inimitable, induplicable. Chaque personne se voit donc maîtresse de son propre jeu et personne au monde n'a autorité pour légiférer en ce domaine. Toute incursion dans cette zone privée s'apparente à un viol, fût-elle de provenance ecclésiastique au plus haut niveau. Dans cette perspective, une femme qui « tombe » amoureuse d'un prêtre n'a aucune raison de culpabiliser ou de laisser craindre à son partenaire qu'il trahit un statut qui est lui-même un abus de confiance depuis des siècles : ils s'autorisent tous les deux à s'attaquer à une lèpre qui a rongé tant de leurs semblables depuis un temps immémorial, tels ces chevaliers mythiques osant se mesurer de haute lutte aux dragons, féroces gardiens de princesses anémiées attendant une hypothétique délivrance. Victoire de la trahison sur le viol et celle de l'infidélité coura-

geuse sur l'injustice. Ce n'est pas par son statut de prêtre ou par sa fonction de curé qu'une femme est séduite lorsque l'événement se présente, mais par l'Homme avant tout, de plein droit et en toute légitimité. Comme il est dit du sabbat dans l'Evangile : le célibat est fait pour l'homme qui le choisit et non l'homme pour le célibat qu'on lui impose. C'est l'Homme qui est la valeur suprême et non les disciplines dont on le barde, comme on barde de lard les morceaux choisis d'une bête bien grasse... Soyez fières, mes sœurs, d'avoir été pressenties pour rétablir les Droits du couple sacerdotal en épousant un prêtre.

Pour nous, prêtres, qui sommes nés au sacerdoce à plat ventre sur le sol (souvenez-vous de votre ordination), nous ne nous sommes jamais relevés de cette position et vivons toujours « ven-

tre à terre... », avec incapacité congénitale de nous relever pour répondre à l'injonction du Dieu de Jésus d'avant l'Eglise : « Debout, fils d'homme, j'ai à te parler... » Nous préférons mollement le rôle de victime, de plaignant, allo maman bobo ? Libre à nous. Mais là pointe son nez une autre trahison nettement moins glorieuse, celle-là : la tentation de rejeter sur le dos d'autres que nous notre incapacité de faire face à notre responsabilité. Comment attendre de ceux qui nous ont couchés pour nous ordonner, qu'ils nous enjoignent de suivre l'ordre contraire : celui de nous relever ? La liberté d'aimer ne peut venir d'une institution quelle qu'elle soit, mais de relevailles émanant de nous seuls, hommes ou femmes. C'est hélas que le pli de la soumission culpabilisante est trop marqué depuis des lustres pour que nous envi-

sions de soigner vigoureusement cette scoliose... La preuve en est que c'est encore la plupart du temps dans les coulisses que nos amours se cultivent, comme la marijuana, à l'abri complice des regards inquisiteurs...

Cessons de geindre, de nous lamenter, de craindre, de suer la peur ou la honte : c'est à nous seuls (ou seules) qu'appartient le pouvoir de changer le logiciel qui nous bouffe la vie. (Il est peut-être des maladies de peau qui tiennent chaud...) Les véritables trahisons vont toujours dans le sens de l'amélioration d'un état de vie, pas dans le sens inverse. Il faut du courage pour trahir en connaissance de cause. Nos trahisons vis-à-vis de nous-mêmes sont monnaie courante.

Yves Louyot



Rencontre Nationale de « Plein Jour » / Assemblée Générale

Vous y êtes cordialement invités

le samedi 4 juin 2016 de 9h à 17h

Paris, 68 rue de Babylone (Metro St François Xavier ou Sèvres Babylone)

Bulletin d'inscription à découper et envoyer **avant le 14 mai** à :

Dominique VENTURINI - 8 rue du Serpolet - 84160 LOURMARIN

ou par mail : venturinid@wanadoo.fr

Nom.....
Prénom.....
Adresse.....
Mail..... Tél.

➔ Participera à la rencontre nationale du 4 juin 2016 : **OUI – NON**

Nous lançons un appel à candidature pour étoffer notre Conseil d'Administration.
Vous pourrez vous inscrire auprès de Dominique : venturinid@wanadoo.fr

➔ Je souhaite présenter ma candidature au CA de Plein Jour : **OUI – NON**

LES PRINCES DE L'EGLISE



Mitres, pourpre et titres annulent l'authentique proximité du pasteur avec le peuple dont il perd le contact. Comment s'approcher de ces princes, leur serrer la main, confier une peine ? On ne peut que s'incliner et s'écartier. Vont-ils jamais visiter un malade, un pauvre ? La vraie mission est la rencontre, partager la vie, comme faisait Jésus et à la manière des simples curés. Mais voici le col romain, typique invention de l'infatigable mauvais goût vaticanaise. Il n'est pas rouge tout de même, mais exprime la double brutalité du carré et de l'absolu contraire noir-blanc. Rien n'est carré, ni noir ni blanc dans le corps humain, la nature, la vie, même pas les cailloux. Carré, en français, est militaire et signifie tranché, catégorique. D'ailleurs de nombreux prêtres atténuent cette impression en renonçant au noir et optent pour le bleu ou

le gris. Le col romain inquiète les gens, opère une raideur, une distance, empêche la rencontre familière et confiante.

Le nouveau préfet de la Congrégation pour le clergé au Vatican, Mgr Piacenza, proclame que la « dignité du presbytérat » doit se manifester non seulement par ses vertus, mais aussi « dans l'habit ecclésiastique ». Certes, convenable et propre, mais je ne vois pas comment le carré de gendarme au col, le rouge de la tête aux pieds et la mitre pointue comme le casque militaire prussien sont dignes de Jésus et proclament « Dieu avec nous ! »

L'autorité civile est plus humaine, ou du moins se montre telle. Les plus grands chefs d'Etat, Obama, Sarkozy, s'avancent dans la foule en habit ordinaire, tête nue, serrant les mains, comme Jésus à Capharnaüm, tandis que ses représentants s'exposent à distance en spectacle. Ils trahissent toute l'Eglise par ces signes d'orgueil, richesse, supériorité qui maintiennent l'aspect extérieur du Vatican encore semblable au temps d'Alexandre VI (1492-1503), la pire époque de trahison de l'Evangile et de décadence morale. L'Eglise semble rester à l'écart du temps qui passe, de l'histoire, de l'évolution. Ce luxe illustre un Etat Pontifical avec

une armée, et un pouvoir politique et religieux plus ou moins confondus, disparu en 1870. Mais dans les apparences, rien n'a encore profondément changé au Vatican aujourd'hui. Pour que l'Eglise soit entendue, il faut qu'elle se dépouille des oripeaux et du cléricalisme qu'elle traîne encore, alors que sa puissance temporelle a disparu. Le monde sécularisé l'écouterait de nouveau quand elle se débarrassera de ces déguisements.

L'obscurcissement de l'évangile par l'orgueil des mitres de l'ancienne Eglise était tel que l'actuelle culture historique, le langage commun, les dictionnaires désignent comme « lumières » de l'humanité, non pas le christianisme, Jésus et les grands saints, mais les philosophes du 18ème siècle, Voltaire et Rousseau, opposés à l'Eglise. Eux ont appris dans les évangiles, adopté et diffusé les lumineuses Valeurs exprimées dans la devise française : liberté, égalité, fraternité, refusées institutionnellement par l'ancien régime d'Eglise et Etat. C'est un comble. Chaque fois que j'entends ou lis « Les Lumières », la honte me monte au cœur. Il en fut de même au 19ème siècle à l'égard du capitalisme meurtrier. Ce fut un ennemi de l'Eglise, Karl Marx, qui entreprit le plus

fermement la lutte dès 1840, suivi seulement 50 ans plus tard par le pape Léon XIII. Dès lors, que faire d'urgence ? Ne pourrait-on pas laisser les évêchés nationaux choisir un costume décent ? Les princes civils sont mieux éduqués que ceux de l'Eglise. Lors des funérailles de Jean Paul II place Saint Pierre en 2005, d'un côté du cercueil était groupé le carré flamboyant de rouge, singulier vêtement de deuil. En face, les chefs d'Etat en simples habits noirs, sincèrement endeuillés. Cette photo est un document historique fantastique. Quel témoignage ignoble !



Les temps actuels, plus ou moins partout dans le monde, présentent des signes dramatiques du déclin des valeurs humaines et spirituelles. Une sorte de réduction au matérialisme, à la jouissance, résumée en trois idoles : l'argent, le sexe et la drogue. Hélas, dans l'Eglise, la trinité : mitres, titres et pourpres, correspond symboliquement à ces trois vices. Pour l'argent, c'est clair. Ce sont des signes de richesse, par

l'apparence luxueuse. C'est le reniement de l'exemple de Jésus, de la pauvreté dans tous les sens du mot, de son enseignement fondamental, qui est comme la définition du christianisme, qui rassemble en lui à la fois l'amour de Dieu et du prochain.

Quant à la drogue, les mitres, toilettes à falbalas et titres glorieux ils apportent d'euphorisantes douceurs par les compliments, sourires et félicitations qu'ils suscitent et offrent. Dans l'ascension en grades et pouvoirs, signes de réussite et sources d'honneur. Et avec l'avancée en âge et en repos

l'effet s'accroît en dopage de paradis artificiel. On a heureusement institué une retraite des évêques à 75 ans. Mais le pape de qui tout dépend, peut continuer jusqu'à cent ans et plus. Quand aurons-nous un Concile pour ordonner sa retraite « émérite » ?

Sexe et chair ? Là, évidence psychologique : la pourpre des robes de courtisanes,

les brocards de soie brodés d'or, le prosternement aux pieds des Eminences coiffées d'érections mitrales éveillent de petites voluptés mentales de substitution. Egalement évidence anatomique ? Partout les hommes couvrent le ventre par un habit. Les pontifes le bombent, attirent les yeux sur lui et se regardent eux-mêmes le nombril sur une large ceinture rouge flamboyante, mettant bien en évidence le siège des appétits charnels.

Ces petites observations psychologiques sont peut-être un peu méchantes, mais pas du tout erronées. Interrogeons la savante psychanalyse. Prenons celle d'Alfred Adler fort estimée. Les pontifes n'en semblent pas bien informés. Elle révèle les effets désastreux de la vanité sur le malade affecté. Sa signification personnelle est principalement l'immaturation, l'illusion, comme un tatouage. Par la recherche des titres et le travestissement en habits luxueux qui symbolisent la perfection et le succès, c'est un aveuglement sur soi-même, une auto-admiration, l'égoïsme.

La signification sociale des vanités est un ersatz de la vie solitaire en l'absence d'un amour véritable et d'une présence, car l'homme veut aimer et être aimé. C'est son identité et son dû, la définition même de son être et bonheur selon Dieu qui l'a créé à son image. Mais l'amour de Dieu suffit-il ? Pas aux prélats en quête d'admiration dans le monde. Il leur faut, clinquants et rutilants, se pavaner en dorures et titulatures. Là encore se pose le problème du célibat. Ainsi « on ne surestimera jamais assez l'importance de la vanité, à côté de la peur et du sexe, dans les mobiles humains » (Emmanuel Mounier) « La vanité se caractérise par le plus étonnant manque d'être qui se puisse concevoir » (Jean Lacroix). Et ce sont les représentants de Jésus qui y succombent d'une manière spectaculaire.

Paul Waininger
« Catholiques, indignez-vous ! »



Notre association "PLEIN JOUR"

Dans la présentation des objectifs de Plein Jour, que lisons-nous ?

A côté de l'accompagnement des compagnes – et de leurs compagnons – qui est primordial, nous trouvons la lutte contre le célibat obligatoire. Si nous traduisons cela en positif, nous dirons « la lutte pour un célibat optionnel ». C'est ce que réclament ceux des prêtres qui se sont mariés depuis les années 60, et ils sont nombreux. On estime en effet que depuis cette époque 10.000 prêtres en France ont quitté le ministère, 8.000 en Italie, 6.500 au moins en Espagne. Et 100.000 au moins dans le monde. Ils l'ont quitté de leur plein gré... ou ont été forcés par leur évêque de le stopper ! Ce n'était donc pas un phénomène typiquement français ou européen ; la plupart se sont mariés. Quelques ouvrages sont parus sur la question, souvent des livres de témoignages de la part des intéressés ou de la part d'organisations les regroupant, tel le livre récemment édité par l'Association espagnole MOCEOP (Movimiento pro Celibato Opcional) créée en 1977 : « Curas casados. Historias de fe y ternura » « Prêtres mariés. Histoires de foi et de tendresse », 23 témoignages de vie.

On devrait s'interroger sur le pourquoi de ce mouvement important et cela pour plusieurs raisons ; d'abord se demander pourquoi des hommes qui ont fait 6 ans et plus de séminaire et pour la plupart au moins 10 à 15 ans de ministère actif ont un jour pris le risque de se marier ou ont tout au moins demandé à quitter

ce ministère pour des raisons personnelles. Qui a fait cette étude ? Tout autre organisme qui aurait vécu un tel traumatisme aurait sans attendre diligenté une enquête approfondie. Au début on s'est contenté de dire : « ce sont des cas isolés ». Ensuite on a ajouté : « c'est la conséquence de Mai 68 ! » Nous avons aussi entendu : « c'est la crise de la quarantaine ». Ou même : « c'est la conséquence du Concile Vatican 2 ». Il faudra nous expliquer : pourquoi des hommes mûrs ne se seraient-ils pas sentis plus à l'aise dans une église en train de changer pour devenir moins cléricale et plus « peuple de Dieu » ? Constatations faites, la plupart de ceux qui sont partis avaient des responsabilités importantes, voire diocésaines, et en particulier dans les Mouvements de Jeunesse ou d'Action catholique. Raison de plus pour analyser ce phénomène ; phénomène compliqué encore par le fait que ceux qui restent ont une moyenne d'âge très élevée : 66 ans, ce qui promet des jours encore plus difficiles dans les diocèses.

On s'est contenté de supplier Dieu d'envoyer plus de « vocations ». Mais apparemment ce dieu est resté sourd ! Certains évêques, plus pragmatiques, sont allés puiser dans le vivier des prêtres africains ou des prêtres polonais, trop heureux pour certains de ces derniers de venir chez nous pour des raisons que je m'abstiendrai de citer. D'autres sont allés puiser dans le vivier de l'intégrisme. La plupart

pensaient qu'il s'agissait d'une crise passagère et que l'avenir serait plus rose. Malheureusement les jours passent et le ciel reste toujours sourd et sombre.

Alors on a inventé une solution digne d'un mathématicien : puisqu'il n'y a pas assez de prêtres pour en affecter un à chaque paroisse et puisque le nombre de prêtres est restreint, on va... diminuer le nombre de paroisses ! Et on a d'autorité, le plus souvent sans consultations préalables des intéressés, fabriqué de toutes pièces les districts ou super-paroisses. Ainsi on pouvait maintenir l'équation : un prêtre - une paroisse ! Mais dans quelles conditions ! Aujourd'hui on s'aperçoit d'un résultat apparemment aux antipodes des prévisions : le nombre de chrétiens s'est raréfié ; le nombre d'actes de baptêmes, mariages, enterrements a diminué ! C'est la crise complète ! C'était une fausse bonne idée !

En quoi cela regarde-t-il Plein Jour ? Notre Association se veut apolitique et laïque ; mais ce qui est à la source de son existence, c'est précisément une règle de l'Église catholique romaine. C'est pourquoi les évolutions possibles de cette règle ainsi que les subterfuges pour en contourner les conséquences intéressent ceux qui en ont subi les rigueurs.

Pourtant aujourd'hui nous voudrions aller plus loin, ne pas nous contenter des constats et des interrogations mais signaler les perspectives que nous indique la Fédération Européenne

des Prêtres Catholiques Mariés (FEPCM). Elle a organisé un Congrès international en octobre 2015 dans la banlieue de Madrid avec une forte participation de PM d'Amérique latine. Les participants ne se sont pas crispés sur la question du célibat optionnel, comme dans les congrès précédents. Ils ont souhaité « un changement de structure » pour cette Église. Comment cela ?

En privilégiant des communautés locales. On en retrouve l'écho dans l'ouvrage que vient de publier la Fédération : « Prêtres dans des communautés adultes ». Mgr Albert Rouet, évêque de Poitiers à la retraite, y présente ainsi son option pour cet autre modèle. Aujourd'hui, dit-il, 330 communautés locales y vivent et sont actives. Quelles

caractéristiques pour ces communautés ? « Les membres y vivent l'égalité, la responsabilité, la fraternité et la solidarité, sans que ce soit autour d'une personne - le prêtre - qui a concentré sur lui-même, à travers l'histoire, toutes les tâches et toutes les responsabilités. »

De telles communautés existent déjà mais elles ont été trop souvent mises sur la touche, voire persécutées. « Parmi ses caractéristiques, il y a le fait de choisir et de confier les charges et les ministères à des personnes qu'elles considèrent comme préparées et jugées aptes à cela, sans distinction de sexe ou de statut. Elles cherchent à être des communautés ouvertes, inclusives, dans le pluralisme et le respect. » Voir une présentation de l'ouvrage de

la Fédération sur le Site « pretresmaries.eu ».

Ces prêtres mariés se permettent de dire cela d'une part en fonction de leurs expériences passées et de ce qu'ils vivent aujourd'hui dans de telles communautés, mais aussi parce que l'arrivée de François à la tête de cette Église les y encourage afin de « réaliser ainsi les intuitions de Vatican II ».

La paroisse classique, avec tout son anonymat, ne suffit plus et les gens s'en détournent. C'est une invitation à la créativité et à l'espérance pour ceux qui pensent qu'il y a dans la personne de Jésus de Nazareth une intuition rare pour un autre modèle d'humanité.

Jean



Bulletin d'adhésion ou de soutien

L'adresser à : *Plein Jour C/o D. Venturini*

8, rue du serpolet - 84160 Lourmarin - Tél. 04 90 68 02 30

Nom : Prénom :

Adresse :

Tél. - Fax - e.mail :

Je souhaite adhérer à Plein Jour et verse ma cotisation pour un an, soit 15 € (ou plus ! 20 €, 30 €, ...)

Je désire soutenir l'aide apportée par Plein Jour aux compagnes par un don de : €

Je souhaite recevoir des tracts et documents à diffuser. Merci d'avance.

Chèque à l'ordre de « *Plein Jour* »

Date : Signature :

Notre lutte est votre lutte - <http://plein-jour.eu>

Vous recevrez entre autres notre bulletin trimestriel dont tous les témoignages sont sur le site

MARYAM RADJAVI

La Présidente-élue au Conseil national de la Résistance iranienne a assisté le soir du 24 décembre à la messe de Noël à l'église Saint-Germain des Prés à Paris. Elle a pris la parole pour lancer ce message d'amitié et de fraternité entre les fidèles de toutes les religions.

Chers chrétiens en Iran et dans le monde,

Chers amis de la Résistance iranienne à travers le monde,

Je vous souhaite un joyeux Noël surtout que cette année la naissance de Jésus coïncide avec le Mouloud, la naissance du Prophète Mohammad.

Je vous souhaite aussi une bonne année 2016. J'espère qu'elle sera l'année de l'union et de la victoire sur l'intégrisme islamiste, la victoire sur le fascisme religieux au pouvoir en Iran et les forces des ténèbres qu'il soutient au Moyen-Orient et qui sèment la haine dans le monde.

Rappelons-nous que Jésus a dit : « aimez-vous les uns et les autres comme je vous aime. »

Dans le Coran, Dieu a dit au Prophète Mohammad : « Je t'ai envoyé seulement pour apporter la miséricorde au monde. »

C'est le message de toutes les religions monothéistes. C'est pourquoi la concordance de ces deux naissances célèbre la fraternité de l'humanité.

Heureux celles et ceux qui trouvent dans la religion de Jésus et de Mohammad

l'essence de l'amour, de la miséricorde et de la liberté.

Je salue la Vierge Marie, symbole éternel de l'amour et du dévouement, celle qui selon l'Evangile a reçu la grâce de Dieu.

La naissance de chaque prophète et sa mission marque le renouveau de la société humaine. Quand les ténèbres du fanatisme et de la terreur attaquent notre monde, nous trouvons dans ces fêtes le message de la naissance de la lumière, de la liberté et de la résistance à l'intégrisme et à l'extrémisme islamistes.

En s'appuyant sur leurs valeurs communes, les musulmans et les chrétiens peuvent se dresser d'une seule voix contre ceux qui déforment la religion.

Malgré ce que demandent les extrémismes, il faut consolider notre espoir et notre foi dans l'humanité.

L'espoir de mettre rapidement fin à l'extrémisme dans le monde et de sauver le peuple syrien des dictatures de Bachar Assad, de Khamenei et des terroristes de Daech.

L'espoir de mettre fin à l'exode des chrétiens d'Orient, l'espoir que les convertis au christianisme en Iran ne soient plus persécutés par les mollahs et l'espoir que le peuple iranien se libère de la dictature religieuse.

Par conséquent j'appelle la communauté internationale à créer un front international contre le régime du guide suprême en Iran, le régime qu'il soutient en Syrie et ses groupes paramilitaires en Irak. Un front contre l'extrémisme islamiste qui est l'ennemi des musulmans authentiques, des chrétiens et des fidèles des autres religions.

Je forme des vœux pour que le message de la miséricorde, de la liberté et de la tolérance se développe au Moyen-Orient.

Qu'en se libérant de la tyrannie et de l'intégrisme islamiste, le monde connaisse la paix, la sécurité, la tolérance et la fraternité.

Joyeux Noël et Bonne année à toutes et à tous !

Maryam Radjavi



Une chercheuse palestinienne répond à l'ambassadeur d'Israël

Samar Batrawi est chercheuse à l'université King's College de Londres. Récemment, elle a produit des articles ayant trait notamment aux mouvements et groupes violents opérant en Syrie et en Irak. Intéressée par ses recherches sur l'Etat Islamique, l'ambassade d'Israël à Londres l'a invitée cette semaine pour une « discussion ». Voici sa réponse.



Foul Express,
dimanche 8 novembre 2015

J'aimerais dire sans équivoque et de la manière la plus claire que je rejette toute association ou coopération avec l'ambassade d'Israël à Londres, pour deux raisons.

D'abord, je suis la petite-fille de Mahmoud et Fatima Batrawi, aujourd'hui décédés, deux Palestiniens d'Isdud, qui ont été déplacés de force quand l'état que vous représentez a été créé. Ils sont tous les deux enterrés dans un cimetière en Cisjordanie, surplombé par les colonies illégales de Psagot, cautionnées par le gouvernement de l'état que vous représentez. Ma famille est l'une des nombreuses familles palestiniennes qui ont survécu envers et contre tout, en continuant à contribuer à la société dans laquelle ils vivent. Ils sont médecins, enseignants,

avocats, journalistes, écrivains ou universitaires. C'est grâce à ces êtres humains exceptionnels que j'ai pu résister, moi une Palestinienne ayant vécu la brutale occupation de la Cisjordanie pendant la seconde Intifada.

Vous êtes, comme l'une de vos compatriotes les plus conscientes a pu le dire, « leurs occupants, leurs bourreaux, leurs geôliers, leurs voleurs de terre et d'eau, ceux qui les exilent, qui détruisent leurs maisons, ceux qui bloquent leur horizon ». C'est sous l'occupation de l'Etat d'Israël que mon père est forcé de vivre, chaque jour. C'est le siège de Gaza par Israël que la moitié de ma famille a enduré pendant trop longtemps. C'est la gouvernance criminelle d'Israël qui a séparé ma famille en deux pendant plus d'une dizaine d'années. C'est « le droit à la défense » d'Israël qui perturbe mon sommeil chaque nuit, quand je redoute de me réveiller en apprenant la triste nouvelle d'avoir perdu mes êtres chers, « dommages collatéraux » dans l'une de vos opérations soigneusement orchestrées. C'est l'odeur des gaz lancés par les « forces de défense » israéliennes que je sens dans mes

cauchemars, un souvenir d'enfance partagé par plusieurs générations de Palestiniens.

Ensuite, l'article que j'ai écrit à propos de l'Etat Islamique et sa façon de s'approprier la question palestinienne n'impliquait d'aucune manière que ce soit un intérêt commun entre les Israéliens et les Palestiniens, comme tous ceux qui ont attentivement lu l'article l'auront compris. Vous représentez l'occupant et je représente l'occupé. Ce n'est pas une position politique mais simplement la réalité de ma vie. Une réalité que m'impose l'état d'Israël. Il n'y a aucun intérêt commun qui peut émerger de cette réalité factuelle. La seule chose à discuter est la question des droits humains les plus basiques des Palestiniens vivant sous occupation et en exil. Et l'état que vous représentez n'a clairement pas d'intérêt pour cette question.

Pour finir, deux commentaires :

Que représente pour vous la date du 3 novembre ? Ce jour où précisément, il y a 59 ans, les forces israéliennes ont massacré des centaines de Palestiniens à Khan Younis. Ma grand-mère était une jeune maman à

l'époque, mon père n'avait que quelques mois. Elle l'a gardé sur ses genoux, en le cachant sous sa robe, terrifiée à l'idée que les forces israéliennes pourraient le trouver et le lui arracher. Entre 275 et 415 personnes sont mortes ce jour-là, mais ma famille a survécu pour raconter l'histoire. Voilà ce que représente le 3 novembre pour moi.

En tant que citoyenne palestinienne et porteuse d'une carte d'identité cisjordanienne, je n'ai pas le droit de poser le pied en Israël sans obtenir un permis de le faire. Pour cette raison, je contemple avec amusement l'idée que l'ambassade d'Israël souhaite m'inviter pour une rencontre, car même si je vous prenais au mot sur cette offre, je craindrais d'être battue et enfermée par vos gardes pour cause d'infiltration.

Je trouve honteux que vous vous adressiez à moi dans de telles circonstances. Il est probable que j'aie à supporter les exigences de votre état pour encore de nombreuses années, mais ceci est l'une des rares et belles occasions où je peux dire à mon occupant, à mon bourreau, à mon geôlier, au voleur de ma terre, à celui qui m'exile, au démolisseur de ma maison, à celui qui bloque mon horizon.

Sincèrement,

Samar Batrawi



Hommage à Leila Aloui

L'attaque odieuse perpétrée le 15 janvier dernier par le groupe AQMI à Ouagadougou (Burkina Faso) a causé la mort de 29 victimes, dont la jeune photographe franco-marocaine Leila Aloui.

Leila a consacré sa courte vie à dénoncer, à travers son travail photographique, les injustices et les inégalités. Elle l'a centré sur les migrants, que ce soit sur les jeunes harragas marocains, souvent enfants, ou sur les drames vécus par les Subsahariens dans leur traversée aussi bien du désert que de la mer. Elle disait

qu'elle faisait ce travail pour tout simplement rendre l'humanité et la dignité à ces migrants.

Elle envisageait de réaliser un film donnant la parole à de jeunes Subsahariens pour décrire le calvaire auquel ils sont soumis dans l'indifférence générale des gouvernants, tant des pays du Sud que ceux du Nord.

Leila a été fauchée par le terrorisme aveugle. C'est une perte immense pour la cause des migrants et des damnés des temps modernes.

Paris, le 19 janvier 2016

Ecrivez-nous !
dites-nous vos réactions.
partagez-nous votre expérience !
Le courrier des lecteurs est fait
pour vous !

Envoyez-nous vos lettres.
Nous les lirons avec attention.
Certaines pourront être publiées
car votre témoignage pourra aider
d'autres personnes !



Si vous savez utiliser internet
c'est encore plus facile :
un clic et votre message
est arrivé dans notre boîte mail !



L'adresse mail :
venturini@wanadoo.fr

Et n'oubliez pas le site :
<http://plein-jour.eu>

LETTRE OUVERTE AU MONDE MUSULMAN

Cher monde musulman,

Je suis un de tes fils éloignés qui te regarde du dehors et de loin - de ce pays de France où tant de tes enfants vivent aujourd'hui. Je te regarde avec mes yeux sévères de philosophe nourri depuis son enfance par le soufisme et par la pensée occidentale. Je te regarde donc à partir de ma position d'isthme entre les deux mers de l'Orient et de l'Occident !

Et qu'est-ce que je vois, parce que justement je te regarde de loin, avec le recul de la distance ? Je te vois toi, dans un état de misère et de souffrance qui me rend infiniment triste, mais qui rend encore plus sévère mon jugement de philosophe ! Car je te vois en train d'enfanter un monstre qui prétend se nommer État islamique et auquel certains préfèrent donner un nom de démon : DAESH. Mais le pire est que je te vois te perdre - perdre ton temps et ton honneur - dans le refus de reconnaître que ce monstre est né de toi, de tes errances, de tes contradictions, de ton écartèlement interminable entre passé et présent, de ton incapacité trop durable à trouver ta place dans la civilisation humaine.

Que dis-tu en effet face à ce monstre ? Quel est ton unique discours ? Tu cries « Ce n'est pas moi ! Ce n'est pas l'islam ! » Tu refuses que les crimes de ce monstre soient commis en ton nom. Tu t'indignes devant une telle monstruosité, et bien sûr tu as raison de le faire. Il est indispensable qu'à la face du monde tu proclames ainsi, haut et

fort, que l'islam dénonce la barbarie. Mais c'est tout à fait insuffisant ! Car tu te réfugies dans le réflexe de l'autodéfense sans assumer aussi, et surtout, la responsabilité de l'autocritique. Tu te contentes de t'indigner, alors que ce moment historique aurait été une si formidable occasion de te remettre en question !

D'où viennent les crimes de ce soi-disant « État islamique » ? Je vais te le dire, mon ami. Les racines de ce mal qui te vole aujourd'hui ton visage sont en toi-même, le monstre est sorti de ton propre ventre. Et de ton ventre malade, il sortira dans le futur autant de nouveaux monstres - pires encore que celui-ci - aussi longtemps que tu refuseras de regarder cette vérité en face, aussi longtemps que tu tarderas à l'admettre et à attaquer enfin cette racine du mal !

Même les intellectuels occidentaux, quand je leur dis cela, ont de la difficulté à le voir : ils ont tellement oublié ce qu'est la puissance de la religion qu'ils me disent : « Non le problème du monde musulman n'est pas l'islam, pas la religion, mais la politique, l'histoire, l'économie, etc. » Ils vivent dans des sociétés si sécularisées qu'ils ne se souviennent plus du tout que la religion peut être le cœur du réacteur d'une civilisation humaine ! Et que l'avenir de l'humanité passera demain non pas seulement par la résolution de la crise financière et économique, mais de façon bien plus essentielle par la résolution de la crise

spirituelle sans précédent que traverse notre humanité tout entière ! Saurons-nous tous nous rassembler, à l'échelle de la planète, pour affronter ce défi fondamental ? La nature spirituelle de l'homme a horreur du vide, et si elle ne trouve rien de nouveau pour le remplir elle le fera demain avec des religions toujours plus inadaptées au présent - et qui comme l'islam actuellement se mettront alors à produire des monstres.

Je vois en toi, ô monde musulman, des forces immenses prêtes à se lever pour contribuer à cet effort mondial de trouver une vie spirituelle pour le XXI^e siècle ! Il y a en toi en effet, malgré l'étendue des ombres d'obscurantisme qui veulent te recouvrir tout entier, une multitude extraordinaire de femmes et d'hommes qui sont prêts à réformer l'islam, à réinventer son génie au-delà de ses formes historiques et à participer ainsi au renouvellement complet du rapport que l'humanité entretenait jusque-là avec ses dieux ! C'est à tous ceux-là, musulmans et non-musulmans qui rêvent ensemble de révolution spirituelle, que je me suis adressé dans mes livres. Tous ceux-là dont je salue la lucidité et le courage, ont parfaitement vu que c'est l'état général de maladie profonde du monde musulman qui explique la naissance des monstres terroristes aux noms d'Al Qaida, Al Nostra, AQMI, ou de l'État islamique. Ils ont bien compris que ce ne sont là que les symptômes les plus graves et les plus visibles sur un immense

corps malade, dont les maladies chroniques sont les suivantes : impuissance à instituer des démocraties durables dans lesquelles est reconnue comme droit moral et politique la liberté de conscience vis-à-vis des dogmes de la religion; prison morale et sociale d'une religion dogmatique, figée, et parfois totalitaire ; difficultés chroniques à améliorer la condition des femmes dans le sens de l'égalité, de la responsabilité et de la liberté ; impuissance à séparer suffisamment le pouvoir politique de son contrôle par l'autorité de la religion ; incapacité à instituer un respect, une tolérance et une véritable reconnaissance du pluralisme religieux et des minorités religieuses.

Tout cela serait-il donc la faute de l'Occident ? Combien de temps précieux, d'années cruciales, vas-tu perdre encore, ô cher monde musulman, avec cette accusation stupide à laquelle toi-même tu ne crois plus, et derrière laquelle tu te caches pour continuer à te mentir à toi-même ? Si je te critique aussi durement, c'est parce que je suis un de tes fils conscients de tout ce que tu as perdu de ta grandeur passée depuis si longtemps.

Depuis le XVIIIe siècle en particulier, il est temps de te l'avouer enfin, tu as été incapable de répondre au défi de l'Occident. Soit tu t'es réfugié de façon infantile et mortifère dans le passé, avec la régression intolérante et obscurantiste du wahhabisme qui continue de faire des ravages presque partout à l'intérieur de tes frontières ! Soit tu as suivi le pire de cet Occident, en produisant comme lui des nationalismes et un modernisme qui est une caricature de modernité - je veux parler de cette frénésie de consommation, ou bien encore de ce développement technologique sans cohérence

avec leur archaïsme religieux qui fait de tes « élites » richissimes du Golfe seulement des victimes consentantes de la maladie désormais mondiale qu'est le culte du dieu argent. Tu ne sais plus du tout qui tu es ni où tu veux aller et cela te rend aussi malheureux qu'agressif... Tu t'obstines à ne pas écouter ceux qui t'appellent à changer en te libérant enfin de la domination que tu as offerte à la religion sur la vie tout entière. Tu as choisi de considérer que Mohammed était prophète et roi. Tu as choisi de définir l'islam comme religion politique, sociale, morale, devant régner comme un tyran aussi bien sur l'État que sur la vie civile, aussi bien dans la rue et dans la maison qu'à l'intérieur même de chaque conscience. Tu as choisi de croire et d'imposer que l'islam veut dire soumission alors que le Coran lui-même proclame qu'« Il n'y a pas de contrainte en religion ». Tu as fait de son Appel à la liberté l'empire de la contrainte ! Comment une civilisation peut-elle trahir à ce point son propre texte sacré ? Je dis qu'il est l'heure, dans la civilisation de l'islam, d'instituer cette liberté spirituelle à la place de toutes les lois inventées par des générations de théologiens ! De nombreuses voix que tu ne veux pas entendre s'élèvent aujourd'hui, pour dénoncer ce tabou d'une religion autoritaire et indiscutable dont se servent ses chefs pour perpétuer indéfiniment leur domination... Au point que trop de croyants ont tellement intériorisé une culture de la soumission à la tradition et aux « maîtres de religion » qu'ils ne comprennent même pas qu'on leur parle de liberté spirituelle, et n'admettent pas qu'on ose leur parler de choix personnel vis-à-vis des « piliers » de l'islam. Tout cela constitue pour eux quelque chose de trop sacré pour qu'ils osent

donner à leur propre conscience le droit de le remettre en question ! Et il y a tant de ces familles, tant de ces sociétés musulmanes où cette confusion entre spiritualité et servitude est incrustée dans les esprits dès leur plus jeune âge, et où l'éducation spirituelle est d'une telle pauvreté que tout ce qui concerne de près ou de loin la religion reste ainsi quelque chose qui ne se discute pas ! Il ne faut donc pas que tu t'illusionnes, ô mon ami, en croyant et en faisant croire que quand on en aura fini avec le terrorisme islamiste l'islam aura réglé ses problèmes ! Car tout ce que je viens d'évoquer - une religion tyrannique, dogmatique, littéraliste, formaliste, machiste, conservatrice, régressive - est trop souvent l'islam ordinaire qui souffre et fait souffrir trop de consciences... l'islam qui finit encore et toujours par étouffer les Printemps arabes et la voix de toutes ses jeunesses qui demandent autre chose. Quand donc vas-tu faire enfin ta vraie révolution ? Cette révolution qui dans les sociétés et les consciences fera rimer définitivement religion et liberté, cette révolution sans retour qui prendra acte que la religion est devenue un fait social parmi d'autres partout dans le monde, et que ses droits exorbitants n'ont plus aucune légitimité !

Je crois en toi, je crois en ta contribution à faire demain de notre planète un univers à la fois plus humain et plus spirituel ! Salâm, que la paix soit sur toi.

Abdenour Bidar, philosophe

Spécialiste des évolutions contemporaines de l'islam





NOUVELLES d'ici et d'ailleurs

FRANCE

Du plus loin qu'elle se souvienne, Elvire Gouze a toujours voulu être chercheuse. Et c'est sur la base de ses recherches qu'a été créée TherAchon, la biotech qui a fait et devrait encore faire parler d'elle. Et pour deux raisons au moins. La première, c'est qu'elle travaille sur l'achondroplasie, autrement dit le nanisme, qu'on ne sait pas soigner. La deuxième, c'est que ses travaux ont été jugés si intéressants que TherAchon vient de réunir trente-cinq millions de dollars auprès d'investisseurs américains de grande classe. De quoi renforcer encore la détermination de la chercheuse qui a choisi de s'intéresser à cette maladie rare qui touche des enfants, après avoir planché plusieurs années sur les problématiques de la polyarthrite et l'arthrose.

Issue d'une famille de scientifiques, cette docteure en pharmacologie moléculaire confie qu'« être une femme dans le milieu scientifique, c'est tout un programme ». Mais la très grande force de cette « chercheuse dans l'âme » est qu'elle n'oublie jamais qu'elle travaille pour tous ces enfants dont elle a épinglé les photos sur les murs de son labo. « Je ne suis pas arrivée ici par hasard » lance

Elvire Gouze. Et si TherAchon aboutit, je n'aurai pas fait tout cela pour rien ».

MAROC

Loubna Abidar est actrice. Elle tient le premier rôle dans le film « Much loved » de Navil Ayouch qui montre le quotidien de prostituées à Marrakech. Une réalisation marocaine accueillie par les louanges de la critique internationale.

Problème. Le sujet de ce long métrage défraye la chronique dans son pays. Le film a été interdit. Le réalisateur, les acteurs et actrices sont les cibles de menaces de mort. Et il y a quelques semaines, un pas a été franchi. Vendredi 6 novembre, on découvrait une vidéo de Loubna Abidar, en larmes, le visage tuméfié, arcade sourcilière ouverte. L'actrice déclarait avoir été agressée. « Les médecins, les cliniques et les commissariats ont refusé de m'accueillir. Je suis allée au grand commissariat de Casablanca en pleine nuit et on m'a reçue avec des rires ». La police marocaine a porté plainte... pour diffamation contre l'actrice. Loubna Abidar a décidé de s'exiler. Elle est arrivée le 8 novembre à Paris. Dans une tribune publiée dans les colonnes du Monde, elle a déclaré : « Il y a une partie de la popu-

lation au Maroc, que les femmes libres dérangent, que les homosexuels dérangent, que les désirs de changement dérangent. Ce sont eux que je veux dénoncer aujourd'hui. »

NEPAL

Dans un pays où la première cause de décès des femmes de quinze à quarante-neuf ans est le suicide, tant les violences et la pauvreté sont pandémiques, l'élection le 26 octobre 2015 de Bidhya Devi Bhandari, à la présidence du pays, donne de nombreux espoirs.

La leader du Parti communiste marxiste-léniniste unifié, première femme de l'histoire du pays à accéder à cette fonction suprême, avait fait campagne pour une meilleure prise en compte des droits des femmes dans la nouvelle constitution, il y a quelques mois. Un engagement malheureusement non couronné de succès, même si cette figure politique de premier plan avait réussi à imposer des quotas pour les femmes, lors des principales élections. Mais désormais, c'est Bidhya Devi Bhandari qui est aux manettes.

NOUS AVONS

LU



« Amour de Dieu, Amour d'une femme, pourquoi choisir ? »

**Benoît et Annick
Magne-Pingeon**

C'est au nom de leur merveilleuse histoire d'amour que Benoît et Annick, soutenus par leur foi, dénoncent l'absurde interdiction faite aux prêtres de se marier. Ils tentent ainsi de faire avancer la réflexion sur ce sujet.

Ensemble, ils reviennent sur leur parcours respectif : leur rencontre, la décision douloureuse de Benoît qui l'exclut de la prêtrise au bout de vingt ans de service, les souffrances d'Annick, et les réactions parfois très dures de leur entourage. Ils condamnent la violence avec laquelle la hiérarchie a réglé leur « problème ». Et dévoilent la situation extrêmement précaire des ex-prêtres : réduits au chômage, ils ne touchent aucune aide et n'ont aucun droit.

Loin d'être seuls dans ce cas, ils militent au sein de l'Association Plein Jour qui soutient des centaines de couples comme eux.



« Titus n'aimait pas Bérénice »

Nathalie Azoulai

Titus n'aimait pas Bérénice alors que Bérénice pensait qu'il l'aimait.

Titus est empereur de Rome. Bérénice, reine de Palestine. Ils vivent et s'aiment au 1^{er} siècle après Jésus-Christ. Racine, entre autres, raconte leur histoire au XVII^e siècle. Mais cette histoire est actuelle : Titus quitte Bérénice dans un café.

Dans les jours qui suivent, Bérénice décide de revenir à la source, de lire tout Racine, de chercher à

comprendre ce qu'il a été, un janséniste, un bourgeois, un courtisan. Comment un homme comme lui a-t-il pu écrire une histoire comme ça ? Entre Port-Royal et Versailles. Racine devient le partenaire d'une convalescence où affleure la seule vérité qui vaille : si Titus la quitte, c'est qu'il ne l'aime pas comme elle l'aime. Mais c'est très long et très compliqué d'en arriver à une conclusion aussi simple.



« Être heureux, ce n'est pas nécessairement confortable »

Thomas d'Ansembourg

La traversée de la vie apporte son lot d'inconforts tant affectifs que psychologiques, physiques ou matériels. Toutefois une illusion peut nous rendre cette traversée encore plus pénible : celle de croire au bonheur tout rose sur un nuage blanc. En effet, croire qu'être heureux, « c'est tout confort » et que le bonheur viendra « quand tout ira bien à tous les points de vue ». C'est un piège dans lequel beaucoup d'entre nous restent pris.

Cette illusion nous amène la plupart du temps à adopter l'une des trois attitudes suivantes. Soit nous attendons désespérément l'éclaircie en remettant le bonheur à plus tard, soit nous considérons qu'il est vain de rêver, donc plus raisonnable de renoncer à toute attente et de nous résigner. Ou encore nous jugeons que le fait de ne pas être heureux est une preuve de notre incompétence, que c'est une erreur, voire une faute, et *qu'il nous faut* arriver à ce bonheur. Et nous nous concoctons ainsi un joyeux mélange de culpabilité et de devoir qui nous met sous pression. Souvent nous élaborons une combinaison tétanisante de ces réactions.



COURRIER DES LECTEURS



Un grand merci pour la communication de PLEIN JOUR. Cela me permet d'avoir plus conscience des souffrances qu'imposent des règles sans fondement autre que l'attachement à un passé qu'il faut dépasser. Il est attristant de constater qu'on admette au sein des autorités que tout a été défini une fois pour toutes pour aujourd'hui comme pour demain. Le prolongement de l'état des structures est plus qu'improbable. Jésus a donné un message basé sur le nécessaire mouvement. Il serait temps de le suivre. Fraternelles sentiments.

André



Je profite de ce renouvellement de cotisation pour confirmer mon soutien à votre action. En espérant que l'Eglise se réveille un jour et s'adapte au monde d'aujourd'hui.

Je me sens de tout cœur avec vous, même si je suis plutôt athée et n'ai pas de proche qui vive ces douloureuses expériences que vous relatez dans votre bulletin.

Je pense que cette publication est nécessaire pour connaître la réalité d'aujourd'hui et peut apporter du réconfort et de

l'entraide à ceux qui en ont besoin. Au nom de la liberté et de la tolérance.

M.C



Je vous écris pour la première fois pour vous dire combien je suis de tout cœur avec votre association. J'ai connu votre site il n'y a pas si longtemps et je le trouve très intéressant et très important. Important parce qu'il faut des personnes comme vous pour faire avancer les choses, lentement mais sûrement. Je suis moi aussi, contre le célibat. Cette discipline est à mon avis contre nature et engendre de l'hypocrisie dans l'Eglise. Tous ces hommes privés d'amour alors même qu'ils sont les premiers à l'annoncer. J'admire le courage de tous ces hommes et ces femmes qui osent aller contre l'institution pour affirmer leur Amour, mais qui restent toujours fidèles à l'évangile de Jésus. Les témoignages sont parfois tristes ou joyeux mais toujours émouvants.

Je suis catholique pratiquante et je suis parfois dans le doute sur certains sujets concernant notre Eglise. Mais je m'accroche. J'ai confiance au pape François et

j'espère qu'il prendra la bonne décision. Bonne continuation !



Plein Jour est très important. Ce journal nous aide à vivre. Qu'il continue !

Merci pour tout !



Merci pour ton travail (y compris pour le bulletin de Plein Jour toujours impressionnant, dans le fond comme dans sa forme. Je te souhaite de conserver encore longtemps lucidité et efficacité !

Plein Jour fait partie de nos centres d'intérêt principaux, même si – nous aussi – sommes souvent débordés : les besoins sont nombreux et urgents dans notre quartier, les associations dont nous sommes membres.

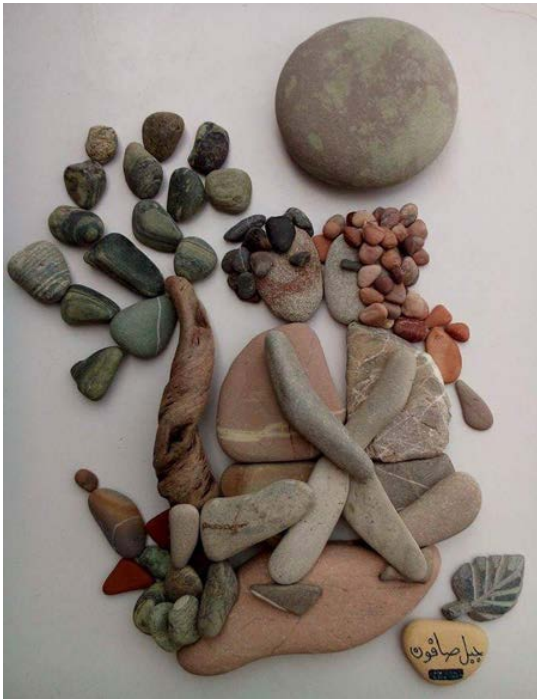
Que l'année 2016 nous permette, à tous, d'être attentifs et disponibles, de cœur et d'esprit, pour ne pas lâcher la main de tous nos amis.

Fraternellement.

Yves et Marie-Christine



L'ART COMME TÉMOIGNAGE DES RÉFUGIÉS SYRIENS



Ces petits chefs-d'œuvre en cailloux évoquent la situation de réfugiés syriens. Ils ont été élaborés par Jabl Safoon, originaire de Latakia.



*Voici 3 tableaux
sur une série de 26.*

**"Dans une misère extrême,
ils ont créé cette œuvre d'art.
C'est dans les pires conditions que,
de l'esprit humain,
jaillissent des ressources infinies."**